

« Écouter le chant de la mer »

Poèmes d'Odile Bousquet

■ Vivons cachés pour vivre heureux, tel est l'adage bien connu que nous ne partageons pas. Nous préférons aujourd'hui découvrir une poétesse ruthénoise, où plutôt « entendre l'écho de sa voix ». Car Odile Bousquet décrit le bonheur, la joie de vivre où en découlent tous les plaisirs de la vie : « La fenêtre est ouverte/Le jardin s'endort/ Avec des bruits d'eau et de murmure ». Nous écoutons à notre tour et avec ravissement « ces bruits très doux » où se dévoile une étrange sensualité, cette infinie paresse. « Je contemple la mer/Dans sa robe d'écume » peut-on lire plus loin. Nous suivons cet auteure sur les rivages de la rêverie pour « écouter le silence/Ét le chant de la mer » afin de pouvoir « vivre au rythme du cœur ».

Eric Guillot



« Jeune femme à la balustrade », de Rosy Guillot.

La fenêtre est ouverte
Le jardin s'endort
Avec des bruits d'eau et de murmure.
La fenêtre est ouverte
Le silence monte
J'écoute ces bruits très doux.
La fenêtre est ouverte
Le jardin n'est plus
Qu'une chose confuse et lointaine
C'est le grand silence et la Paix.

Un arbre tremble
Les volets claquent
Des feuilles volent sous le vent
Le jour décline.

Dans le silence
J'entends les cloches
Qui s'élèvent et retombent avec le vent.

Aujourd'hui est un jour nouveau
L'hier et l'aujourd'hui.
Chaque matin sépare
L'avenir du passé.

Comme on ouvre une porte
C'est là qu'arrive
Le jour nouveau.

Chacun a le droit de renaître.
C'est aujourd'hui ce jour nouveau.

DEMAIN

Je crois que demain sera lumière
Après tant d'espoirs
À peine murmurés.
Je crois que demain
Alors que la nuit me semble éternité
Naitront tous les regards des hommes.
Tu es la lumière que j'attends.

Écoute en toi la source
Ton cœur est comme une terre
Qui s'ouvre à la lumière.
On n'arrête pas l'eau
En ton cœur elle ravive
Tendresse et beauté.
La source devient rivière
Elle conduit à l'océan
Elle murmure en cheminant.

Où donc es-tu
Ailleurs que dans mes poèmes ?
L'hiver ramène mes souvenirs.

Les acacias frémissent
Quand descend le vent
Tu te chauffes au coin du feu.
La pluie bat la fenêtre
Le bois siffle en brûlant
J'attends que le matin
Se lève sur les vitres.

Souffle au grand vent
Le vent cesse, le calme revient
Une étoile brille dans la nuit
Il fait beau de l'autre côté du ciel
Il reste assez de soleil pour trouver
Au fond de soi la Paix
Le courage revient
L'Amour coule librement
La force est tout au fond de soi.

Je contemple la mer
Dans sa robe d'écume.
L'horizon s'enveloppe
Dans l'ombre.
Le soleil couchant

Ferme les branches
De son rouge éventail.
C'est le silence de la nuit.
Seul l'angélus du soir
S'ébranle dans la brume
À la rumeur de l'Océan.

Des saules et des peupliers
Bordent la rivière
L'eau chante comme une voix
Et s'écrase sur le bois
Le moulin tourne
Il fait si bon s'abandonner.

Ouvre les yeux et vois le soleil
Qui brille pour tout être humain.
Ouvre tes narines et sens
Le parfum enivrant de l'acacia en fleurs.
Ouvre ta bouche et goûte la fraise des bois
Cachée dans l'ombre du talus.
Ouvre tes oreilles et laisse-toi bercer
Par le chant des oiseaux.
Contemple ces champs de colza
Taches étincelantes au milieu des prairies.
Écoute le murmure de l'eau
Qui court sur son lit de cailloux.
Rien ne l'arrête, son murmure est sans fin.
Perçois cette présence humaine
La vie est là, partout où se dirige ton regard.

DORMIR LES PIEDS DANS L'HERBE.

Le front dans les étoiles
Courir après les papillons
Partir au gré du vent
Et au gré des voiles
Rire comme un enfant.

Écouter le silence
Et le chant de la mer.
Respirer le parfum
Des arbres et des fleurs
Vivre au rythme du cœur.

Boire l'eau fraîche des sources
Et le bleu du ciel
Prendre du bon temps
Goûter l'imprévu
Danser au soleil.

Attendre un inconnu
Surprendre son ombre
Au détour d'un sous-bois
Entendre l'écho de sa voix
Réapprendre le bonheur
Si proche de soi.

LE COIN DE LA NOUVELLE

« La poule farcie »

Par Laurent Roustan

FICTION

Il était encore passé par là, ce satané renard. Là, c'était le poulailler de Marinette, celui qu'elle avait derrière la maison, dans sa petite cour qui donnait sur le champ du père Étienne. Un peu plus loin, c'était la forêt. C'est de là qu'il venait, ce voleur de renard. Maintenant, c'était presque une fois par semaine.

Des 20 pondeuses que Marinette avait, il ne lui en restait plus qu'une douzaine, heureusement que la bête ne faisait pas son affaire à chaque visite, sinon son poulailler n'aurait plus aucune pensionnaire. Elle avait bien eu un coq, au début, mais tout vaillant qu'il était, c'est lui qui a laissé ses plumes à la première visite du renard.

Et depuis, le bougre, il venait faire ses emplettes comme au supermarché.

Elle avait beau inspecter le grillage qu'elle avait mis autour de sa cour avec le père Étienne, rien à faire, le rusé trouvait toujours une combine pour franchir l'obstacle et repartir tranquille comme Baptiste une fois son méfait commis. Ça mettait Marinette constamment sur le pied de guerre, elle qui avait la jambe flageolante avec ses 77 printemps.

Elle n'en dormait plus, elle guettait jusqu'à souvent tard dans la nuit la venue du renard.

Souvent, elle le voyait pointer son museau derrière le grillage, et alors elle réussissait à l'effrayer avec une louche et une casserole, ou alors en sortant dans la cour comme une walkyrie.

Mais il y a des fois où le sommeil lui venait, même quand elle faisait le gué près de la fenêtre, et alors l'autre salopard se glissait dans le poulailler.

Les caquètements de ses poulettes la réveillaient bien, mais c'était toujours trop tard...

Les chasseurs de Saint-Julien n'avaient rien pu faire contre ce renard. Ils avaient bien fait une battue il y a deux mois, mais rien à faire, au bout d'une dizaine de jours, le rouquin tueur de cocottes était réapparu.

Marinette pestait à présent contre les chasseurs, plus efficaces à table devant une daube de sanglier ou un cuissot de chevreuil que pour la protection des poulaillers de la commune. Et les chasseurs rigolaient fréquemment des malheurs de Marinette.

Jusqu'à hier, après que l'un d'entre eux lui ait dit sur le ton de la boutade : « Mais pourquoi tu ne lui cuisines pas une poule farcie, à ton renard ? C'est la meilleure poule farcie qu'on fait dans le coin, c'est Tonton qui me l'a dit. Alors autant que tu le régales, ton couillon de renard. » C'était pas tombé dans l'oreille d'une sourde. Le soir même, Marinette sacrifia une de ses poulettes et la farcit avec le plus grand art, à faire saliver même un végétalien.

Après la cuisson, avant d'aller disposer la poule farcie dans le champ de l'Étienne, à un endroit où elle pourrait voir le goupil arriver, elle y ajouta même un ingrédient secret que son défunt mari avait laissé dans la cave et y fixa le câble...

La détonation réveilla tout le monde à plus de cinq kilomètres à la ronde.

Les gendarmes de Bozouls se pointèrent vers minuit et demi chez Marinette.

Elle était avec l'Étienne et ils rigolaient tous deux comme des bossus. « De la dynamite pour un renard, non mais vous vous rendez compte ? grogna le brigadier Delors. On vous ramènera après, mais là, il faut que vous veniez à la gendarmerie pour nous raconter ça. »

Avant que les représentants de la loi ne repartent pour Bozouls, l'Étienne encore rigolard s'approcha du gendarme :

« Faites bien attention à Marinette, brigadier.

- Ne vous inquiétez pas pour elle, on en prendra soin.

- Je dis pas ça pour elle, je dis ça pour vous : ce qu'elle a fait avec une poule, elle peut très bien le faire avec un poulet ! »

(« Nouvelles Rustiques », n° 1 »)

LE POÈME DU JOUR

La mer ventre ouvert

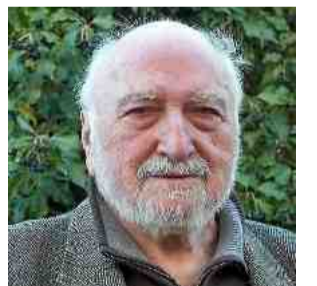
« de toute éternité/la mer en moi est entrée/
sa parole est mon flux/et ma mort son reflux/
de vague en vague/en moi elle s'élague/
elle me berce et me porte/et vers ma mort m'emporte/
car la mer ventre ouvert/est l'amante de cette terre/
qui un jour sans lendemain/
me retiendra sous sa peau de chagrin »

FRANÇOISE URBAN-MENNINGER

Le livre de... Frédéric-Jacques Temple

« À bord de San Cristobal, j'imagine selon le bon vouloir du vent et de la mer, ce que restitue, bribes par bribes, ma mémoire. Le temps, qui n'est jamais droit sur ses rails, explose dans ma tête. Tout émerge sans ordre, se rencontre, se rejoint, se heurte... » Voici ce que dévoile Frédéric-Jacques Temple dans son dernier ouvrage *Une longue vague porteuse, carnet de bord*⁽¹⁾ car, poursuit-il, « les vagues parlent un langage qui ouvre parfois, comme un "sésame", la porte de la caverne de la mémoire ». C'est le récit d'un voyageur, d'un pêcheur, d'un chercheur d'or, d'un enfant éternel au passage des baleines, d'un coutumier des îles, comme Cuba, par exemple, « dans le port de Cojimar, où jadis Ernest Hemingway amarrait son "Pilar". Sous les canisses du petit restaurant... nous avons trinqué à la mémoire de Carlos Gutierrez, le "vieil homme". Il était mort la veille de notre arrivée ». C'est surtout le livre d'un merveilleux prosateur qui nous fait voyager à travers le monde. L'écrivain et poète, né en 192, réside près de Montpellier.

⁽¹⁾ Un volume de 160 pages, aux éditions Actes-Sud (17,50€). Mars 2016.



Amis lecteurs et écrivains aveyronnais, cette page vous appartient. Après avis du comité de lecture, la nouvelle sera publiée dans ces colonnes. Vous pouvez ainsi nous faire parvenir par courriel un récit de votre choix à l'adresse : eguillot@centrepresse.com